

Dauphiné
Libéré
25 / 07 / 2022

NORD-ISÈRE

Cinq mois après, que deviennent les réfugiés ukrainiens ?

Ils ont fui les bombardements de leur pays à pied, en train, en voiture, en bus ou en avion. La grande majorité des Ukrainiens déplacés sont des femmes, des enfants et des personnes âgées. Depuis l'invasion de la Russie dans la nuit du 23 au 24 février, le Nord-Isère est une terre d'accueil pour des réfugiés. Certains ont trouvé un emploi, un logement ou sont partis. D'autres patientent.

Quand nous rencontrons pour la première fois Irina, ses deux enfants et leur grand-mère Valentina le 5 mars dernier, la jeune mère de famille a les traits tirés, après un voyage éreintant de plusieurs milliers de kilomètres. « Nous avons tout quitté, la maison, notre vie [...] J'essaie de ne pas céder à la panique, mais c'est dur... Mon mari n'est pas là, je ne parle pas français, mes enfants non plus. Je ne sais pas ce que l'on va devenir », confiait, inquiète, la trentenaire, qui venait de fuir Kiev et les bombes pour arriver à Siccieu-Saint-Julien-et-Carisieu, grâce à l'aide d'une amie ukrainienne installée à La Bâtie-Montgascon. Il-



Ilse Camacho accueille depuis le 5 mars dernier Irina. La jeune femme a fui Kiev avec ses deux enfants et sa mère. Photo Le DL/C.H.

se Camacho, une habitante de 82 ans, s'était spontanément proposée pour accueillir des réfugiés. D'abord dans sa maison pendant quelques jours, le temps de préparer l'installation de ses hôtes dans une maison jouxtant sa propriété.

« Ma fille corrige mon accent français »

Près de cinq mois plus tard,

Irina a délaissé sa doudoune jaune pour une robe et des lunettes de soleil. Son visage est plus rayonnant. « Il fait chaud ici », sourit-elle. « Canicule, c'est ça », dit-elle en français. Quand nous la retrouvons ce vendredi 22 juillet, elle termine un cours. « C'est à la suite d'un de vos articles qu'une personne s'est proposée pour donner quelques leçons de langue. Ma fille, qui va à l'école, m'aide à

prononcer des mots, elle corrige mon accent français ! » Katerina vient tout juste de fêter ses 6 ans, loin de chez elle. « Un ami ukrainien lui a dernièrement demandé son âge, la petite a directement répondu en français », glisse Ilse Camacho, « chanceuse et heureuse. Tout se passe bien. Les enfants sont très motivés. Semion (8 ans) a même été invité par une famille de Crémieu pour

rejoindre les scouts. » Il se trouve à 300 km de sa famille, à Colombier (Allier). « Il y est pour trois semaines. C'est une superbe expérience au milieu de jeunes qui ne parlent que le français. Il n'avait jamais dormi sous une tente », raconte Irina, le sourire aux lèvres.

Si elle est en quête d'une activité professionnelle - elle œuvrait dans la logistique -, elle se dit « intégrée. Madame Camacho est exceptionnelle. Ici, on nous aide. Une personne m'a même offert une voiture pour que je puisse être moins dépendante ».

Son esprit, par contre, est resté en Ukraine. « Je veux y retourner mais je ne sais pas quand. Je suis en lien quotidien avec mes proches restés sur place. J'essaie d'être de bonne humeur, d'être forte pour mes enfants. » Une petite fille et un petit garçon qui ont retrouvé, il y a deux semaines, leur papa. « On attendait ce moment », souffle Irina, qui n'en dira pas plus. Sans doute par pudeur. Il a obtenu une permission de 90 jours pour retrouver sa femme et ses enfants. Une famille à nouveau au complet, comme c'était le cas avant le début de la guerre.

Candice HECK

► Un logement et un travail pour Anna



Olga, à gauche, Nikita et Timofiy les enfants, Pavel, à droite, et Anna, à côté des petits, sont arrivés à Bourgoin-Jallieu le 9 mars. Ils vivaient chez Vincent et Anne-Françoise Juster. Photo Le DL/V.Pr.

Quelques mois avant la guerre, Anna et son mari Artem deviennent propriétaires de leur maison à Zhytomir, à l'ouest de Kiev. Le 9 mars, elle arrive à Montbernier, sur les hauteurs de Bourgoin-Jallieu, avec ses deux enfants et ses parents Olga et Pavel. Son conjoint est resté au pays. Ils sont logés chez la famille Juster. « J'ai connu Vincent (Juster) en Ukraine, on tra-

vaillait pour la même entreprise. Il nous a tendu la main en nous accueillant, nous sommes restés deux semaines, le temps de trouver quelque chose de pérenne. » Le temps, pour Anna, de travailler rapidement. Elle est chargée de recrutement dans une société.

« On ne voulait pas gêner »
« J'ai eu des propositions, je suis

en télétravail depuis fin mars. J'ai travaillé pour Renault Trucks à Kiev et j'ai été jeune fille au pair à Paris, par le passé. Parler le français m'a facilité les choses. » Sa maman Olga exerce à distance pour l'université médicale, à Kiev. « Elle fait de l'administratif, de la gestion. Papa s'occupe de la maison à Saint-Chef. »

C'est dans ce village que ces réfugiés ukrainiens habitent désormais. « On ne voulait pas gêner davantage la famille Juster, on avait aussi besoin de notre indépendance, de nous retrouver. » Pendant ce temps, Artem est au sud de l'Ukraine, dans la région de Mykolaïv, près d'Odessa. « Il est au front. On se téléphone souvent, à chaque fois que l'on fait un appel en visio, il se met à l'abri dans un sous-sol. Quand je parle avec ma famille, mes amis en Ukraine, on se croit dans un film. Personne ne pouvait imaginer ce qu'il allait se passer dans notre pays, on est au XXI^e siècle, en Europe. »

► En CDD pour trois mois



Cédric Lachenal a rencontré Olga, sa compagne, il y a trois ans en Ukraine. Elle a fui son pays pour vivre à Dizimieu. Photo Le DL/Mourad ALLILI

C'était il y a trois ans. Cédric Lachenal, un habitant de Dizimieu, rencontre sa compagne Olga en Ukraine. Avant la guerre, il y passait 10 jours par mois dans le cadre de son activité professionnelle. Aujourd'hui, la quinquagénaire habite chez lui. L'Isérois était allé la récupérer à la frontière roumaine, son beau-père Nicolai était là aussi en mars dernier. L'homme âgé de 81 ans quittait pour la première fois son pays et la ville de Soumy. « Il est décédé d'un cancer un mois après, il a été incinéré. »

Olga, qui a pu voir à nouveau sa fille restée en Ukraine, à deux reprises en Isère, vient de décrocher un travail. Depuis trois semaines, elle est en contrat à durée déterminée dans une entreprise à Chavanoz. « Grâce à Pôle emploi, elle fait de la manutention pour assembler du textile et du papier pour confectionner des guirlandes. Elle est autonome, elle a sa voiture et un travail », explique Cédric Lachenal.

► « On se sent abandonné par l'État français »

Rien n'était prévu. C'est un coup de téléphone qui a tout changé. Une ancienne collègue de travail d'origine ukrainienne contacte le Berjallien Didier Ramhit. Ses amies cherchent un point de chute en France. Il n'hésite pas, quitte à chambouler son quotidien. Il accueille une mère, ses deux filles adolescentes, et leur amie dans sa maison aux côtés de sa conjointe Émilie Jombart, de leurs deux enfants en bas âge et de sa mère. « Malgré la difficulté de la langue, de la promiscuité, de la charge mentale et financière, on en garde une expérience très positive. Grâce à un ami, elles ont pu trouver un appartement gratuitement, en Haute-Savoie. Elles vivent dans un campus universitaire et prennent des cours de français », détaille Didier Ramhit.

Elles veulent rester en France

Depuis leur départ, elles sont revenues quelques jours à Bourgoin-Jallieu. « Quand



Émilie Jombart et Didier Ramhit (à gauche) ont accueilli dans leur maison de Bourgoin-Jallieu quatre Ukrainiennes. Elles vivent désormais en Haute-Savoie. Photo Le DL/C.H.

elles parlent de chez nous, elles disent que c'est leur "home" (maison). Elles n'ont pas été lâchées dans la nature. Mais sans initiative privée, c'est compliqué pour ces familles d'être indépendantes. Peu de choses sont faites localement et au niveau de l'État. »

Un point que partage Joëlle Flacher. Avec Christophe, son époux, elle a mis une chambre à disposition de Viktoria, 59 ans, sa fille Olena, 40 ans, et Maria, sa petite-fille de 15 ans, dans sa propriété à Rochetoirin. Elles vivaient à Marioupol.

« On se sent abandonné par

l'État, on tape à toutes les portes, on n'a pas de retour. On leur cherche un logement depuis un mois mais on n'y arrive pas, on nous demande les trois dernières fiches d'imposition... Heureusement que des associations, comme Accueil réfugiés Vals du Dauphiné, à La Tour-du-Pin, nous

NORD-ISÈRE

Arrivés il y a cinq mois, les réfugiés ukrainiens racontent leur quotidien

P. 2

soutiennent. On se heurte à l'administration française », grogne l'Iséroise, dont le foyer a doublé. « Ça a été un gros chamboulement dans nos vies. On ne pensait pas les héberger aussi longtemps; il devait y avoir un roulement avec d'autres familles qui finalement se sont rétractées. On ne sait pas comment on va faire ces prochaines semaines, on doit accueillir des proches pour les vacances. La situation devient compliquée pour mes "petites protégées". »

Si ces dernières ne parlent pas la langue française, elles assurent vouloir « apprendre. On est à la campagne, loin de tout, il n'y a pas de cours. Nous devons être indépendantes, mais nous ne pouvons aller nulle part ailleurs. Il n'y a plus rien à Marioupol, on veut rester en France », insiste Olena, qui dit regarder rarement les images de guerre à la télévision. « C'est trop douloureux, après tout ce que l'on a vécu pour venir ici... »

C.H.